

LE **MESSENGER**

Bimestriel de l'Église Protestante de Liège - Marcellis

LA PART FÉMININE DE L'HUMANITÉ



OUVERTURE

TOLÉRANCE

CONVIVIALITÉ

DYNAMISME

ACCUEIL

SOMMAIRE

MARS & AVRIL 2019

PAGE 3

Sommaire et éditorial - par Marc Delcourt

PAGE 4

Jésus et les Femmes - par G. Ori

PAGE 7

Paul et les femmes - par Marc Delcourt

PAGE 10

Catherine Booth 1829 - 1890 - par Ginette Ori

PAGE 12-13

Agenda

PAGE 14

Etty Hillesum, la traversée du chaos - par Judith van Vooren

PAGE 17

Le coin de Ginette, Déborah, étonnante figure féminine de l'Ancien Testament - par G. Ori

PAGE 18

La Manne, Esther, rien n'est jamais ce qu'il paraît - par J. van Vooren

PAGE 19

Christ au Mont des Oliviers : Pier Paolo Pasolini - par Sylvie Queval

PAGE 20

Christine Pedotti , Jésus, l'homme qui préférait les femmes - par R. Graetz

PAGE 21 - 23

Annonces

ÉDITORIAL

MARS & AVRIL 2019

ÉDITORIAL

La journée de la femme ...

N'existe pas mais ça devrait être tous les jours. Par contre, ce que nous commémorons le 8 mars, c'est la journée internationale des droits des femmes. Nous nous souvenons qu'actuellement, dans nos sociétés occidentales pour ne parler que d'elles, à poste et responsabilité égale, des femmes sont moins payées que leurs homologues masculins ; qu'elles occupent la majorité des emplois précaires à temps partiel et pas nécessairement par choix. Et quand c'est le cas, ce sont encore elles qui prennent majoritairement des pauses carrières ou diminuent leur temps de travail pour s'occuper des enfants et du ménage, abandonnant une partie de leur autonomie financière à court et long terme parce que l'impact sur le calcul de leurs pensions n'est pas négligeable... Les familles monoparentales, très majoritairement constituées par des femmes et leurs enfants, sont les premières victimes des différents relents des crises économiques. Et je là, je n'ai parlé que de violence culturelle ou institutionnelle. Le 25 novembre est consacré à la lutte contre les violences subies par plus de la moitié de l'humanité : harcèlement au travail et/ou en rue, violences physiques et morales essentiellement domestiques, viols, mutilations sexuelles, mariage forcé, esclavagisme, prostitution, lesbophobie, transphobie, etc. La liste n'est hélas pas exhaustive. C'est toujours un poncif de dire qu'il ne fait pas bon être une femme au 21ème siècle. Des femmes et des hommes luttent chaque jour contre ces catastrophes humanitaires. Notamment le Dr Denis Mukwege qui reçut le prix Nobel de la Paix en 2018 pour son travail qui vise à rendre leur dignité aux femmes violées et mutilées. Le CRR projettera le 7 mars le documentaire qui lui est consacré : « L'homme qui réparait les femmes ... ». Je vous renvoie à l'annonce en fin de journal.

Comme protestants et libéraux de surcroît, ces drames ne devraient pas nous laisser indifférents mais nous n'en parlerons pas ailleurs qu'ici. Les différents médias nous offrent une documentation pointue sur ces questions pour peu qu'on s'y intéresse.

Nous aborderons dans ce Messenger le féminin, - sans lequel l'humain n'est pas à l'image de Dieu -, par d'autres angles : nous ferons un tour au 1er siècle pour surprendre Jésus et Paul dans leurs relations avec leurs contemporaines. Une incursion dans le premier testament nous permettra de rencontrer Esther et Déborah. Judith nous parlera aussi d'Etty Hillesum et de sa spiritualité forgée dans le chaos de la deuxième guerre mondiale et des camps de concentration. Une spiritualité du quotidien qui m'a personnellement bien aidé ces derniers mois.

En vue de la projection de « L'Evangile selon Saint-Matthieu » au temple le 23 mars, nous republions un article d'Evangile et Liberté qui lui a été consacré.

Marc Delcourt

JÉSUS ET LES FEMMES

L'originalité du Maître de Nazareth, n'est pas d'avoir été proclamé « Messie » : ce qui est assez banal à l'époque, ce n'est pas non plus d'avoir prôné l'amour inconditionnel pour le prochain : on retrouve cette règle d'or dans la tradition juive, mais aussi chez Hérodote et Confucius.

Didier Long, théologien judéo-chrétien, auteur de l'ouvrage « Jésus, l'homme qui aimait les femmes » nous dit ceci :

« Si le Rabbi Jésus se différencie de son temps, c'est par sa relation aux femmes. Dans la communauté des disciples, il est clair que Jésus y a établi un rapport égalitaire entre hommes et femmes. Ce n'est pas pour rien que le Christianisme sera vu à ses débuts comme la religion des femmes et des esclaves! »

Jésus de Nazareth est ce prophète respectable et respecté, dont la parole fait autorité.

Son entourage lui donne le titre de "Maître" - rabbi en hébreu - il est suivi sur les routes de Galilée par un groupe composé d'hommes, mais aussi de femmes. Il partage avec elles sa vie et ses enseignements. Une relation égalitaire hors norme dans le monde patriarcal méditerranéen du premier siècle de notre ère.

Sa conduite à leur égard est très singulière pour les usages de son temps. Les femmes de la société juive de l'époque passent de l'autorité de leur père à celle de leur époux, à défaut de leur frère ou de leur fils aîné. Qu'une femme puisse être indépendante est inenvisageable. C'est pourtant ainsi que nous sont présentées les femmes qui accompagnent le Nazaréen. Des femmes sans leur mari, loin de leur maison; des femmes de toutes conditions sociales, incluses à part égale dans le groupe nomade. Parmi elles, Marie de Magdala. Elle est citée en tête de toutes les listes de femmes des Évangiles. Le texte de Luc indique qu'elle fait partie, avec Jeanne, épouse de l'intendant d'Hérode Antipas, des femmes qui le suivent depuis le début de son "ministère" et assistent le groupe de leurs biens. Elle appelle Jésus "rabbouni", terme affectueux diminutif de rabbi. Témoin, parmi d'autres femmes, de la crucifixion et de la mise au tombeau, elle est la première personne à avoir vu

Jésus ressuscité. Chargée d'avertir les apôtres, elle est appelée la première « missionnaire ».

Si Jésus a dû choquer ses contemporains, c'est aussi parce qu'il adresse la parole, en public, à des inconnues, dont certaines ont mauvaise

réputation. Il a un long entretien, en tête à tête avec une Samaritaine qui vit en concubinage, après avoir eu cinq maris. Il lui parle avec respect, alors que les Samaritains sont détestés des Juifs.

A Jérusalem, Jésus sauve de la lapidation une femme adultère, pour laquelle il a de la compassion. A Capharnaüm, une femme affaiblie par des pertes de sang se fraie un passage à travers la foule et touche le bord de son vêtement dans l'espoir d'être guérie. Tout autre que Jésus, par crainte d'être souillé, aurait blâmé cette "intouchable", impure au regard de la loi juive, et qui aurait dû rester dans l'isolement. Mais lui, la reconforte, défiant les interdits.

Plus déconcertant encore : au cours d'un repas – Jésus, qui apprécie la bonne chère et les banquets joyeux, accepte les caresses amoureuses d'une femme dite "pécheresse au parfum". Elle lui essuie les pieds avec ses cheveux. Les Évangiles



canoniques racontent, avec des variantes, ce récit sensuel, mais aussi très subversif: la femme est active et Jésus passif, un renversement des stéréotypes de l'époque. Il faut mesurer la portée de tels comportements dans le milieu social et religieux du Galiléen, qui avait un statut honorable à préserver.

Certes, les hommes étaient sensibles au charisme de Jésus, mais les femmes semblent l'avoir particulièrement chéri. Les Évangiles, pourtant écrits par des hommes, conservent l'écho de cette aisance de relation du Nazaréen avec les femmes.

Si la conduite singulière de Jésus à l'égard des femmes a été peu remarquée depuis vingt siècles, c'est sans doute parce que les Évangiles ont été lus et commentés presque toujours par des hommes, dans des sociétés où les femmes n'avaient droit ni à la parole ni à l'instruction. Les évangélistes vivaient dans un monde où seuls les hommes comptaient.

Pourtant, en dépit de cet univers patriarcal, les écritures nous donnent à voir un Jésus qui parle d'égal à égal avec les femmes et qui se moque des règles de pureté rituelle les excluant de la vie publique.

De toute évidence, il y a une Bonne Nouvelle annoncée aux femmes et reçue par elles.

Ce n'est donc pas le texte néo-testamentaire qui est misogyne, mais la lecture qu'on en a fait au cours des siècles. Un argument qui a été longtemps utilisé et qui l'est encore par certains pour écarter les femmes de la prêtrise, est que les Douze étaient tous des hommes, choisis personnellement par Jésus. Et pour cause : les Douze représentent les fils de Jacob, ancêtres des douze tribus d'Israël.

Le sens du symbole est évident: il s'agit, pour Jésus, d'inaugurer la souche d'un peuple renouvelé. Mais les évangélistes notent aussi la présence de femmes dans le groupe.

Luc leur consacre un paragraphe entier: "Les Douze étaient avec lui, et aussi des femmes..."

Si, dans les Évangiles, le mot disciple est toujours utilisé au masculin, c'est sans doute parce qu'en araméen, la langue usuelle de l'époque, **talmida**, "disciple", n'a pas de forme féminine et peut donc désigner un homme ou une femme.

La présence de femmes dans l'entourage de Jésus surprend car on ne connaît pas d'équivalent dans les écoles rabbiniques à cette période. "Les honnêtes femmes "demeuraient dans la sphère privée, affectées aux tâches de la maison : préparation du repas, tissage, couture et soins des enfants. Les femmes qui accompagnent Jésus sont donc très mystérieuses. Il n'y a aucune raison de penser que Jésus n'avait, dans son groupe, que des femmes de mauvaise vie ou à la vertu légère.

C'est la tradition chrétienne qui a confondu Marie de Magdala avec la pécheresse au parfum.

Jésus compte parmi ses proches des femmes honorables, issues de milieux aisés, dont l'épouse de l'intendant d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée-Pérée. Bienfaitrices, ces femmes soutiennent matériellement la petite troupe et suivent Jésus sans leur mari, ce qui devait être, à l'époque, d'une grande étrangeté. Elles sont les premiers témoins du tombeau vide et Marie de Magdala est la première messagère de l'annonce de la résurrection. En ce sens, ce sont des « apostolos » mot grec qui désigne couramment « envoyé » chargé d'une mission, voire l'accomplissement de la mission.

Ce terme « apostolos » a donné le mot apôtre. Fait étonnant : il est fort peu question de mères dans les Évangiles. Si l'on s'en tient aux paraboles, la figure "maternelle" par excellence est, paradoxalement, incarnée par un homme : le père du fils prodigue. Il semble que le Galiléen n'assigne pas les femmes à la maternité et au soin de la maison: elles sont aussi conviées à écouter la parole de Dieu. Le fait mérite d'être souligné, car les femmes juives de l'époque n'avaient pas,

contrairement aux hommes, de devoir religieux. Elles n'étaient pas tenues aux prières quotidiennes, ni au pèlerinage à Jérusalem.

Dans leurs commentaires sur l'étude de la Loi, les rabbins assurent qu'il vaut mieux brûler la Torah que de l'enseigner aux femmes. Elle doit être enseignée aux garçons seulement.

Jésus rompt avec ce principe.

Il y a notamment cette scène que rapporte Luc: dans un village, une femme, dans la foule, crie à Jésus: "Heureux le ventre qui t'a porté, les seins que tu as sucés." Jésus répond du tac au tac: "Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique. "On ne saurait mieux dire que, pour Jésus, les femmes ne se qualifient pas par leur maternité, mais par leur capacité d'entendre la Parole, comme des hommes. Plus célèbre encore est la scène dans la maison de Marthe et Marie, à Béthanie. Les deux sœurs reçoivent leur ami Jésus. Alors que Marie est assise "aux pieds" de son maître pour l'écouter, figure consacrée du disciple dans le monde juif, Marthe est affairée en cuisine.

En une phrase, elle s'en prend à la fois à Jésus et à sa sœur: "Tu ne pourrais pas lui demander de venir m'aider?" Mais Jésus donne tort à Marthe et raison à Marie: "Elle a choisi la meilleure part, elle ne lui sera pas enlevée."

Ce récit montre que, pour Jésus, le rôle "naturel" des femmes ne se réduit pas aux tâches ménagères. Elles ont droit, elles aussi, à la réflexion et à l'étude, part réservée aux hommes dans le judaïsme traditionnel et dans bien d'autres sociétés. Jésus n'assigne pas les femmes à un modèle « genré ». Mais le monde patriarcal qui a lu et commenté ces textes pendant des siècles a édulcoré leur sens profond. On a fait de Marthe et Marie la double figure symbolique de l'action et de la contemplation, attribut de tout chrétien, qu'il soit homme ou femme, alors que la réponse de Jésus porte sur le rôle de la femme et qu'il prône une forme d'émancipation.

On ne peut évidemment pas dire que Jésus soit féministe. Le terme et l'idée sont totalement anachroniques. Il ne faut pas lui demander une attitude qui répondrait aux normes actuelles du féminisme.

Néanmoins, on constate que les femmes tiennent une grande place dans les Évangiles et que le comportement très libre de Jésus à leur égard surprend et a dû faire scandale à son époque. Il n'y a, dans les Évangiles, aucun propos de Jésus sur un éventuel "danger" du féminin, alors que les proverbes misogynes sont courants à l'époque. Les femmes sont réputées cancanières, paresseuses, voire lascives et séductrices. Non seulement Jésus n'est pas misogyne, mais il a une considération peu commune pour le travail des femmes. Des notations montrent qu'il a observé leur vie quotidienne et en reconnaît la valeur. Dans ses paraboles, les images liées

au monde féminin sont presque aussi nombreuses que celles issues de l'univers masculin.

Ainsi, la confiance en Dieu est "comme celle des oiseaux qui ne sèment ni ne tissent,

mais qui sont nourris et vêtus " Semer relève de la sphère des hommes, tisser de celle des femmes.

Le Royaume de Dieu est comme un " homme qui a perdu une brebis ", ou " une femme qui a perdu une pièce d'argent et se réjouit de l'avoir retrouvée ". Ailleurs, ce Royaume est comparé à " une femme qui met du levain dans la pâte ", ou à " un homme qui trouve une perle de grande valeur ".

L'insistance de Jésus sur la parité hommes-femmes est frappante. Les scènes des Évangiles qui sont particulièrement émouvantes sont celles qui concernent les veuves. Au Temple, Jésus loue une pauvre veuve qui met dans le tronc « ce qu'elle a pour vivre », alors que « les autres mettent leur superflu ». (Marc 12:41-44)



Jésus dans la maison du pharisien - peinture du Tintoret (1518-1594)

Dans la ville de Naïm Jésus est saisi de compassion à la vue d'une veuve qui vient de perdre son fils et il décide de le rendre à sa mère. (Luc 7:11-17).

L'attention qu'il porte aux veuves traverse les Évangiles.

On sait leur extrême dénuement, surtout si elles n'ont pas de fils pour les prendre sous leur protection. Une femme seule est une femme perdue en ce temps-là, c'est sans doute pourquoi Jésus s'oppose à la répudiation avec la plus grande fermeté. Renvoyer sa femme, c'était la jeter à la rue, la réduire à la prostitution. Si Jésus est particulièrement attentif aux femmes, c'est parce qu'elles sont, à l'époque, des « sans-grade ». Il a dit: la révélation a été « donnée aux petits et cachée aux sages et aux intelligents » Jésus ne fait pas que regarder les femmes. Il leur parle, les soigne.

Là encore, c'est une attitude qui choque.

Un jour de sabbat, il guérit une femme infirme depuis dix-huit ans, ce qui irrite le chef de synagogue.

Jésus qualifie la malheureuse de "fille d'Abraham", expression qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans les

écritures et qui est un indice de la dignité qu'il reconnaît à cette femme. (Luc 13:10-17)

Dans la région de Tyr, Jésus guérit la fille d'une Syro-Phénicienne. (Matthieu 15 :21-28).

La place que notre Maître donnait aux femmes, il y a plus de 2000 ans, est tout à fait exceptionnelle. Elle ne leur est toujours pas accordée actuellement dans beaucoup d'endroits du monde et parfois même chez nous ...

Ginette Ori

PAUL ET LES FEMMES

Préambule

Cet article est une tentative de synthèse de deux chapitres écrits par Daniel Marguerat¹ dans ses ouvrages : « Paul de Tarse. Un homme aux prises avec Dieu »² (signalé par le chiffre romain I dans la suite) et « Le Dieu des premiers chrétiens. »³ (signalé par le chiffre romain II). Nous espérons ne pas simplifier outrageusement et donc trahir la pensée de l'auteur.

Paul, une pensée partagée ?

Sur la pensée de Paul, Les travaux des théologien. ne sont abouti à des résultats discordants. *D'un côté, on voit en lui l'homme qui met au pas la femme chrétienne émancipée par la percée féministe de Jésus (...), notamment par le « que les femmes se taisent dans l'assemblée » (1 Co 14,34) ou l'obligation qui leur est faite de se couvrir la tête pendant la prière (1 Co 11, 2-16). D'un autre côté, on brandit le slogan paulinien « il n'y a plus ni juif, ni grec, il n'y a plus ni esclave, ni homme libre, ni masculin et féminin. (Ga 3. 28). L'avis de l'auteur est que la pensée de Paul est en forte tension, l'homme partagé mais qu'il vaut mieux que sa réputation de misogyne. (II, p. 139)*

Nous allons donc dans ce qui suit essayer non de le défaire à tout prix de cette réputation mais de lui rendre justice. Pour ce faire, il nous faut recontextualiser sa théologie dans le cadre historique culturel de son expression.

Lui rendre justice nécessite donc **trois conditions** : (I, p.45)

- La première est de ne pas confondre le discours de ses successeurs avec le sien.

Nous connaissons Paul par ses lettres écrites autour des années '60 et les actes des apôtres qui ont été écrits une vingtaine d'années plus tard. *Sept lettres peuvent être sans hésitation attribuées à l'apôtre : Romains, 1 et 2 Corinthiens, Galates, Philippiens, 1 Thessaloniens et le billet à Philémon. Les autres (Colossiens, Ephésiens, 1 et 2 Timothée, Tite) sont plus tardives. La majorité des chercheurs les attribuent à des disciples de Paul, ce qui ne flétrit en rien leur valeur théologique. S'il s'agit de reconstruire la pensée de l'apôtre, par sécurité, nous nous tiendrons aux sept lettres incontestées. (I, p.9)*

L'idéal de la femme soumise, assujettie au mâle, cette image de la féminité dangereuse rachetée par la maternité décrite dans 1 Timothée 2, 12-15, n'appartiennent donc pas à l'apôtre. (I, p. 44). Il ne s'agit pas non plus de confondre la pensée de Paul avec celle de Tertullien, un père de l'Eglise qui vécut

au IIIème siècle à Carthage et qui a commis un traité sur « La toilette des femmes ». Slogan de ce manifeste au vitriol « contentez-vous de plaire à Dieu. » (I, p. 43). Ou celle de Thomas d'Aquin qui a écrit que la femme est quelque chose de déficient et de contingent par nature soumise à l'homme. (II, p. 139)

- La deuxième est d'apprécier la position de Paul à partir de son centre, de son principe fondamental, sans isoler un élément périphérique comme s'il livrait le cœur de sa pensée ;

Une difficulté dans l'opération de lecture que nous devons faire en lisant le nouveau testament est *que ce soit dans les évangiles ou dans les écrits de Paul, le rapport entre homme et femme n'est jamais mis en discussion comme tel, ce qui indique les textes ne sont pas travaillés par la conscience aiguë qui est la nôtre sur ce point. La distribution sociale des rôles n'est pas fondamentalement mise en cause, mais subvertie lorsqu'elle inhibe la liberté de la personne. La condition masculine et la condition féminine sont abordées de biais par la voie oblique d'une demande de guérison (Jésus) ou d'une difficulté de vie Communautaire (Paul). Cet écart entre la demande du lecteur moderne et la visée rhétorique du texte doit nous éviter de forcer le texte en érigeant en principe ce qui se dit dans le cadre d'une problématique limitée (II, p. 140) comme nous le verrons dans l'affaire du voile de Corinthe.*



Saint Paul rédigeant son épître - peinture attribuée à Valentin de Bourgogne, vers 1620

Le principe fondamental de la pensée paulinienne est décrit dans Galate 3.28 que nous avons cité plus haut. Les membres des églises fondées par Paul se reconnaissent égaux devant Dieu, participant à l'Église, corps du Christ, partageant un même baptême, le même pain et le même vin de la Cène. C'est pourquoi les droits du maître sur l'esclave ou de l'homme sur la femme n'ont plus cours devant Dieu même s'ils ne sont pas abolis dans la société. Ce que remettra donc Paul en cause, c'est la façon d'exercer pouvoir.

- La troisième difficulté : taxer Paul de conservatisme ou de progressisme ne peut se faire qu'en rapport avec la société dans laquelle il évoluait.

Il est donc vain de voir Jésus ou en Paul des prophètes du féminisme, au sens de l'égalité sociale

et juridique des sexes mise en place au cours du XXème siècle. Même si des impulsions décisives ont été données dans ce sens au premier siècle, et soigneusement oubliées ensuite, annexer Jésus à une cause égalitariste est d'une apologétique aussi misérable que confisquer l'Évangile à l'appui d'une réclusion de la femme au foyer. (II, p. 140)

La société dans laquelle se trouve Paul est patriarcale, toute entièrement construite sur les différences. C'est le monde de *l'identité fermée* : le juif vit de ne pas être Grec, c'est-à-dire païen ; le Grec vit de ne pas être un barbare sans culture, l'homme libre vit de ne pas être un esclave, le citoyen romain de ne pas être un indigène, l'homme de ne pas être une femme, la femme de ne pas être un enfant, etc. Dans la société antique, j'appartiens de naissance à un groupe qui me dicte mes loyautés. Les groupes d'aujourd'hui sont devenus plus perméables mais le principe de l'identité fermée reste de rigueur (I, p. 46) Donc une société pluraliste par les différents groupes qui la composent. À l'intérieur même de ces groupes, un pluralisme discriminatoire existait créant des statuts hiérarchiquement différents. Ainsi dans la synagogue, les juifs de naissance se distinguaient des prosélytes (païens ayant adoptés la Torah et la circoncision) et ceux-ci des « craignant-Dieu » (attirés par la foi d'Israël mais n'étant pas converti)

L'Empire romain avait aussi une ambition à l'universalisme en essayant de rassembler sous la même loi, la même administration, le même empereur divinisé (les juifs et surtout les chrétiens paieront chers leur refus de le reconnaître). L'universalisme n'empêchait pas l'identité fermée. (I, p. 48)

La situation des femmes au 1er siècle échappe avec précision aux historiens faute de documents qui permettraient de reconstituer le tissu social dans les milieux populaires et de mesurer le poids des coutumes locales. Disons globalement que la femme est honorée pour sa maternité et pour son rôle d'intendante de la maison, productrice et reproductrice à la fois. La vie publique est réservée aux hommes et dans les faits la femme romaine est plus libre que la femme grecque qui est plus libre que la femme juive.

Un nouveau type de communauté

Au cœur de la théologie de Paul, la justification par la foi, son principe fondamental, énonce donc un principe d'identité ouverte : Dieu me reconnaît indépendamment de mon statut, de mes appartenances, de mes acquis. C'est donc l'accueil inconditionnel de Dieu qui fonde la personne, le « moi ». Paul enfonce un fameux coin dans la structure sociétale de son temps et il marquera profondément l'histoire de l'occident en fondant un nouveau type de communauté que ne connaissaient ni le judaïsme, ni le monde gréco-romain.

La société qui se construit ainsi est marquée à la fois par son universalisme, - elle est ouverte à tous -, et par son pluralisme, -elle n'abolit pas les différences entre les personnes, mais considère que ces différences ne créent pas de hiérarchie devant Dieu. (I, p.48). Et c'est aussi pour cela que la prédication chrétienne a eu tant de succès auprès des craignant-Dieu, des femmes, des esclaves, etc. Bref des groupes sociaux déconsidérés.

L'affaire du voile de Corinthe (1 Co 11, 2-16)

Et la communauté dans laquelle tous sont égaux n'est pas une vision idéalisée. Les lettres de Paul et les Actes des apôtres nous montrent des femmes exerçant différents ministères au sein des communautés : elles prophétisent, elles président la prière, s'occupent de la diaconie, etc. Elles nous montrent aussi qu'il les tient en haute estime mais que son principe d'égalité de tous devant Dieu ne va pas nécessairement de soi. Ainsi invective-t-il les membres de sa communauté qui ne s'attendent pas pour partager les agapes (1 Co 11, 27 et suiv.) mais plus étonnant pour nous, demande-t-il aux femmes de se voiler durant le culte.

À Corinthe, les femmes ont manifestement décidé que le voile était de trop. Pourquoi ? L'épître ne nous le dit pas mais certains pensent qu'elles voulaient être comme les prophétesses des cultes à Mystère d'Isis et de Dyonisos mais il est bien plus vraisemblable que ces femmes, inspirées par le slogan de l'apôtre ont voulu renoncer à cet insigne de leur sexe pour être pareilles aux hommes puisqu'il n'y a plus ni masculin, ni féminin. L'embarras de Paul à répondre, - car visiblement l'apôtre peine -, s'expliquerait bien si des femmes brandissant son slogan, se font plus paulinienne que Paul ! (I, p. 51)

Avant d'aller plus loin, il est important de souligner que dans l'Empire les usages concernant la participation tête couverte ou pas variaient en fonction des différents cultes. La coutume implantée par Paul à Corinthe, suivant en cela l'usage de la Synagogue de son temps voulait que les hommes prient tête nue alors que les femmes priaient voilées. (I, p. 50). L'usage du port de la kippa par les hommes dans les Synagogues date du IVème siècle.

Pourquoi Paul dit-il non à la chute du voile ? Il écrit : « Je veux que vous sachiez ceci : le chef de tout homme, c'est le Christ, le chef de la femme, c'est l'homme, le chef du Christ, c'est Dieu. » La structure hiérarchique qui posée là appartient à la création. Notons que le terme grec traduit par « chef » est « képhalè », qui désigne aussi la « tête ». Dire que Dieu est « tête » du Christ, ou l'homme « tête » de la femme, c'est désigner une source, une protection tout autant qu'une autorité. Dans la structure de la création, la femme existe dans son rapport à l'homme. Poursuivons la lecture : « Tout homme qui prie ou prophétise tête nue fait affront à son chef mais toute

femme qui prie ou prophétise tête nue fait affront à son chef car c'est exactement comme si elle était rasée. »

Ce qui gêne l'apôtre c'est que poser le voile brouille la différence des sexes et nie la féminité de la femme. Il en serait de même si les hommes décidaient de prier tête couverte.

Voilà ce qui le conduit à dire non. (I, p.53)

Il va rétablir le rapport hiérarchique fondé sur la création. Il écrit (V.8 à 10): « *Car ce n'est pas l'homme qui a été tiré de la femme mais la femme de l'homme. Et l'homme n'a pas été créé pour la femme mais la femme pour l'homme. Voilà pourquoi la femme doit porter sur la tête une marque d'autorité, à cause des anges. La TOB précise en note de bas de page : il faut comprendre l'autorité qu'elle exerce. L'apôtre réclame que la tenue des femmes soit digne des activités qu'elles exercent dans la communauté chrétienne. »*

Mais se contenter de rétablir le rapport hiérarchique serait renier son principe fondamental, il va donc subvertir le rapport d'autorité en introduisant une logique de réciprocité, qui rétablit la symétrie homme/femme: la femme est inséparable de l'homme et l'homme de la femme (V. 11) ; la femme a été tirée de l'homme et l'homme vient de la femme et tout vient de Dieu (V. 12).

Il introduira une symétrie du devoir quand il aborde le mariage (1 Co 7) : la femme ne se sépare pas de son mari et que celui-ci ne la répudie pas. (V.10 et 11) Et une symétrie de la responsabilité quand il invitera chacun à répondre de l'usage de son corps devant l'autre

Paul pense donc bien le statut de la femme à partir d'une structure patriarcale fondée sur l'ordre de la création : le rapport d'autorité va de l'homme à la femme, non l'inverse. Mais devant Dieu et en Église, insiste-t-il, le droit du mâle n'a plus cours. Homme et femme sont donc invités à vivre la vérité qui les traverse – universalisme de la grâce – sans renier le rôle particulier qui est le leur dans la création – C'est le pluralisme. (I, p. 54). L'homme et la femme doivent donc respecter les structures hiérarchiques en place mais ils savent l'un et l'autre que le leur humanité s'épanouit dans cette relation d'où le Christ a banni tout rapport de force. (II, p. 158)

Conclusion

Pour le 1er siècle, Paul est donc résolument progressiste. Et dans les Églises du XXIème siècle, à part dans les églises protestantes où elles exercent tous les ministères (et encore pas dans toutes), les femmes n'ont toujours pas la liberté des femmes de Corinthe. Elles dépendent toujours de la vision des successeurs de Paul.

Nous avons vu les dangers qui guettent une lecture littérale, décontextualisée, voire émotionnelle. En gardant en tête les trois conditions décrites plus haut, nous vous invitons à faire le même exercice sur un autre texte polémique : 1 Co 14.33 (que les femmes se taisent dans les assemblées). En relisant tout le chapitre évidemment.

Marc Delcourt

¹ Daniel Marguerat est professeur honoraire de l'Université de Lausanne. Spécialiste de renommée internationale en Nouveau Testament.

² Chapitre 3 : Un apôtre contre les femmes. Dans la 4ème édition parue aux Éditions du Moulin en 2011. Une 5ème édition a été publiée par les Éditions Cabédita en 2014 (www.cabedita.ch - ISBN 978-2-88295-689-7)L

³ Chapitre 8 : Saint Paul contre les femmes ? Essor et déclin de la femme chrétienne au 1er siècle. Dans la 4ème édition parue aux Editions Labor et Fides en 2014 (www.laboretfides.com – ISBN 978-2-8309-1417-7)

CATHERINE BOOTH 1829-1890

Deux évangélistes très surprenantes : Rose Clapham, âgée de 18 ans, accompagnée de sa collègue Jenny Smith, a invité des centaines de mineurs épuisés à une réunion dans un théâtre d'une ville du Yorkshire, en Angleterre, un beau jour de 1878. Lors de cette réunion, Rose, ouvrière sans instruction, exhorta 700 hommes à suivre Christ - 140 d'entre eux devinrent les premiers membres d'une nouvelle Eglise.

Rose était une des nouvelles « Hallelujah Lasses¹» qui ont fait de l'Armée du Salut l'une des missions les plus efficaces d'Angleterre. Celle qui a inspiré ces jeunes femmes de la classe ouvrière à exercer un ministère d'une manière aussi inhabituelle, c'est **Catherine Booth**, co-fondatrice de l'Armée du Salut.
*lass=girl

Evangile libérateur

Catherine a été élevée dans le milieu pieux et protégé d'une petite ville de l'Angleterre victorienne. Sa mère était un modèle de piété méthodiste.

A l'adolescence, Catherine a souffert d'une scoliose et a été forcée de rester alitée pendant des mois. Pendant ce temps, elle a lu avidement, notamment les écrits de Charles Finney² et de John Wesley³. Non seulement a-t-elle été assurée de son propre salut, mais aussi s'est-elle sentie appelée au ministère public.

Comme on considérait alors que la place de la femme était à la maison, Catherine se demandait pourquoi l'Eglise chrétienne, alors qu'elle prêchait un évangile libérateur aux hommes ainsi qu'aux femmes, pouvait empêcher les femmes d'exercer leurs divers dons dans le ministère. Elle a finalement conclu que l'enseignement de Paul, qui disait que les femmes devaient garder le silence dans les assemblées, avait été mal interprété: ce qui avait entraîné "une perte pour l'Eglise, un fléau pour le monde et un déshonneur pour Dieu".

Au début des années 1850, elle a épousé William Booth, un jeune prédicateur dont la popularité était grandissante. Quand elle a partagé ses convictions naissantes avec son mari, il a déclaré: "Je n'empêcherai aucune femme de prêcher de quelque manière que ce soit. Mais, a-t-il ajouté, je ne l'encouragerai pas à s'y engager ».

Bientôt après, elle publia un livre « Female Ministry » une défense courte mais puissante du saint ministère de l'Américaine Phoebe Palmer⁴. Ce n'était pas un plaidoyer basé sur les droits naturels ou autres thèmes féministes de l'époque. Elle a plutôt fondé son argumentation sur l'égalité absolue des hommes et des femmes devant Dieu.

méthodiste et écrivaine

Elle a découvert que le récit de la « chute » avait réduit les femmes en asservissement, en conséquence du péché, mais que les maintenir assujetties, c'était rejeter la bonne nouvelle de l'Évangile : la grâce de Christ a rétabli ce que le péché avait ôté. En Lui, tous les hommes et toutes les femmes sont égaux.

En réponse aux critiques, Catherine Booth a rétorqué : "Si la Parole de Dieu interdisait le ministère féminin, il faudrait se demander pourquoi tant des plus dévouées servantes du Seigneur se soient senties contraintes par le Saint-Esprit de l'exercer? ... La Parole et l'Esprit ne peuvent pas se contredire."



Avocat de la défense

Cependant, Catherine devait encore s'aventurer à prêcher ou enseigner publiquement. Cette occasion s'est finalement présentée en 1860, quand elle a prêché pour la première fois un soir lors d'un service salutiste. Ses capacités furent évidentes et sa réputation se répandit.

Ses auditeurs étaient séduits par sa gentillesse et sa force d'attraction. L'un de ses fils fit remarquer plus tard : "*Elle me faisait souvent penser l'avocat plaidant devant le juge et le jury pour la vie d'un prisonnier. L'attention constante de la cour, la maîtrise des faits, l'oubli absolu de soi de l'avocat, le va-et-vient des sentiments, le silence pendant les passages vitaux : tout y était*"

Ou bien, comme un autre homme l'a dit: "*Si jamais je suis accusé d'un crime, ne vous donnez pas la peine de vous adresser à un grand avocat de me défendre ; demandez à cette femme.*"

Bien qu'elle s'occupât à l'époque d'un ménage de six personnes (elle a finalement élevé huit enfants), le volume de ses prestations augmentait. Elle a bientôt ressenti la pression : "*Je ne peux consacrer le temps nécessaire à mes préparations à moins de pouvoir abandonner la machine à coudre. Il semble qu'il ne vienne à l'esprit de personne qu'il est impossible de faire les deux à la fois.*" En plus de cela, la santé

de son mari se détériorait, alors l'administration de l'Armée s'est ajoutée à ses fonctions, ainsi est-elle devenue "la Mère de l'Armée".

Il n'est donc pas surprenant que des centaines d' "Hallelujah lasses", qui parcouraient les rues et les ruelles misérables de l'Angleterre industrielle pour évangéliser, considéraient la « Mère de l'Armée » comme leur mentor. Dès lors, il n'est pas étonnant non plus que le William, assez tiède au début, ait inclus dans la rédaction de ses Ordonnances et Règlements pour l'Armée la clause suivante: **"Les femmes ont droit à une part égale à celle des hommes dans l'œuvre du salut."**

"Il n'y a pas d'amélioration pour l'avenir sans perturber le présent." Catherine Booth

L'œuvre de l'Armée s'étend.

C'est la fille aînée de William et Catherine Booth, aussi prénommée Catherine, celle que les titis parisiens surnommèrent "La Maréchale", qui, à l'âge de 23 ans avec deux jeunes compagnes, lance l'œuvre de l'Armée du Salut en France, en février 1881.

En 1882, elle pénètre en Suisse pour y faire aussi œuvre de pionnière. Pendant quatorze ans, elle dirige l'Armée du Salut dans ces deux pays avec celui qu'elle épouse en 1887, Arthur Sydney Clibborn, dont elle aura dix enfants.

Après un long ministère en divers pays, elle décède à l'âge de 97 ans.

"Le christianisme, c'est de l'héroïsme", disait-elle. Elle parlait d'expérience : sarcasmes, chahut, coups, saccage de salles et de biens, blessures parfois mortelles, rien ne fut épargné aux premiers témoins de l'Armée du Salut en France et en Suisse.

Ginette Ori

1 lass=girl

2 Charles Finney (1792-1875) figure importante du protestantisme dans le second réveil aux États-Unis

3 John Wesley (1703-1791) fondateur du méthodisme en Angleterre

4 Phoebe Palmer (1807 - 1874) évangéliste

AGENDA

MARS & AVRIL 2019

Dimanche 3 mars à 10h30 – Culte, Ecole du Dimanche et célébration de la Cène

Mardi 5 mars à 19h30 – Réunion du consistoire

Jeudi 7 mars à 19h30 – Cin'échange, organisé par le Centre de Recherche et de Rencontres - Projection et échanges autour du film L'homme qui répare les femmes (voir annonce à la page 22)

Dimanche 10 mars à 10h30 – Culte et Ecole du Dimanche

Jeudi 14 mars à 10h00 – Les gros mots de la foi - catéchèse pour adultes

Dimanche 17 mars à 10h30 – Culte et Ecole du Dimanche

Lundi 18 mars à 19h30 – Réunion du Conseil d'Administration

Mercredi 20 mars - Catéchisme pour les jeunes (heure à confirmer !!)

Jeudi 21 mars à 19h30 - Projection du film "L'Évangile selon Saint Matthieu", de Pasolini - au temple. (voir l'article à la page 19)

Samedi 23 mars à 18h30 - Repas au profit du Club Cabrioles

Au menu : boulets (sauce lapin ou sauce tomate) - frites, et en dessert mousse au chocolat glacée. P.A.F. : adultes : 12 €, enfants (moins de 12 ans) : 6 €.

Inscriptions : cecilbinet@gmail.com

Dimanche 24 mars à 10h30 – Culte et Ecole du Dimanche

Lundi 25 mars à 19h30 – Cercle d'étude biblique et théologique

Vendredi 29 mars à 19h - Réunion du Cercle Arnold et Jean Rey

Dîner / Conférence – "Les femmes et la franc-maçonnerie" par Myriam Kenens

Samedi 30 et dimanche 31 mars - Nettoyage de Printemps.

Inscriptions sur la liste dans la Salle Rey.

Dimanche 31 mars à 10h30 – Culte et Ecole du Dimanche (attention ! heure d'été !)

Mercredi 3 avril à 13h30 - Catéchisme pour les jeunes

Vendredi 5 avril à 20h00 - Concert 'A la croisée des chœurs'

Le chœur de chambre Praeludium et le chœur Experientia, 35 choristes sous la conduite de Patrick Wilwerth, présenteront un programme très varié, allant de la musique ancienne avec Bach et Händel à une musique plus contemporaine.

P.A.F. 5 €

AGENDA

MARS & AVRIL 2019

Dimanche 7 avril à 10h30 – Culte, Ecole du Dimanche et célébration de la Cène

Dimanche 14 avril à 10h30 – Culte, Ecole du Dimanche

Jeudi 18 avril à 19h30 – Culte du Jeudi Saint et agapes au temple d'Ans-Alleur (91, rue François Ennot, Ans-Alleur.) .
P.A.F. libre

Vendredi 19 avril à 19h00 - Célébration du Vendredi Saint au temple de la Rédemption (1, Quai Godefroid Kurth, 4020 Liège)

Dimanche 21 avril à 10h30 – Culte avec confirmation de Yohan Piton, célébration de la Cène et Ecole du dimanche.
Le culte sera suivi d'agapes festives (barbecue).
Les participants sont invités à apporter différentes salades qui accompagneront les viandes du barbecue.
Inscriptions : cecilbinet@gmail.com ou au tableau de la salle Rey.

Mercredi 24 avril à 13h30 - Catéchisme pour les jeunes

Jeudi 25 avril à 19h30 – Assemblée de district à Seraing-Haut (384, rue du Chêne, Seraing-haut)
Nos représentant(e)s : Judith van Vooren - Cécile Binet – Pierre Grisard
Suppléants : Robert Graetz - Marc Delcourt

Vendredi 26 avril à 19h – Réunion du Cercle Arnold et Jean Rey
Dîner / Conférence « République d'Irlande » par Pierre Grisard

Dimanche 28 avril à 10h30 – Culte et Ecole du Dimanche

Dimanche 5 mai à 10h30 – Culte, Ecole du Dimanche et célébration de la Cène

Date à retenir : Jeudi 30 mai (jeudi de l'ascension) : Profest (anciennement RANA) à Gand. Les informations vous seront communiquées prochainement.



ETTY HILLESUM, LA TRAVERSÉE DU CHAOS

Samedi 8 mars 1941.

Une jeune femme confie, dans une lettre qui constituera la première page de son journal intime, ses pensées confuses à son thérapeute. Elle s'appelle Esther, dite Etty, Hillesum, elle a 27 ans. Elle grandit au sein d'une famille juive libérale aux Pays-Bas. Sa mère, Rebecca Bernstein, a fui la Russie suite à un pogrome ; arrivée aux Pays-Bas en 1907, elle épouse en 1912 Louis Hillesum, un professeur de langues classiques. Etty est l'aînée d'une fratrie de trois. Son frère Jaap est médecin tandis que Mischa est promu à une brillante carrière de pianiste. Etty s'installe à Amsterdam lorsqu'elle entame ses études, de droit d'abord, de langues slaves ensuite. Au moment où elle commence la rédaction de son journal, elle habite, avec quelques autres personnes, chez le veuf Han Wegerif, un comptable, dont elle est, à la fois, la maîtresse de maison et la maîtresse tout court. En 1941, perdue dans la vie, qu'elle ressent comme chaotique et qu'elle a l'impression de traverser seule, face à l'incertitude, à l'angoisse et au désespoir, elle entame une thérapie auprès de Julius Spier¹, formé par C.G. Jung à l'analyse et à la chiropodologie. Etty entame la rédaction de son journal probablement dans le cadre de cette thérapie. Sur une des premières pages, elle exprime, avec une pointe d'ironie, ses attentes à l'égard de son thérapeute, il devrait pouvoir l'aider à devenir « un être humain à part entière »². Le 11 septembre 1942, alors que Spier est mourant, Etty écrit à son amie Henny Tideman : « C'est le grand travail qu'il a effectué en moi : il a exhumé Dieu en moi et l'a appelé à la vie, et maintenant c'est moi qui vais continuer à creuser pour chercher Dieu dans les cœurs de tous les hommes que je rencontrerai, où que je sois sur cette terre »³. Le 24 septembre, dans son journal cette fois, elle le décrit comme « mon grand ami, l'accoucheur de mon âme ».

Du cahier au livre

Avant son départ définitif pour le camp Westerbork⁴, le 6 juin 1943, Etty confie ses cahiers à sa colocataire et amie Maria Tuinzing, avec la demande de les transmettre à Klaas Smelik en vue de leur publication. Alors que Smelik ne trouve, à la sortie de la guerre, aucun éditeur intéressé par ses écrits, ce ne sera finalement qu'en 1981, grâce aux démarches renouvelées de son fils K. A.D. Smelik, et 40 ans après les premières réflexions manuscrites d'Etty, que ses écrits trouveront leur chemin vers le grand public. Cette première édition, sous le titre *Het verstoorde leven*, comporte des extraits du journal couvrant la période du 9 mars 1941 au 13 octobre 1942 et une sélection de ses lettres rédigées entre 1941 et 1943. Une lettre de son ami Joseph, Jopie, Vleeschouwer, rédigée à Westerbork le 6/7 septembre 1943, relate les dernières heures avant la

déportation d'Etty et de sa famille à Auschwitz. Les Editions du Seuil en publiaient, en 1985, la traduction française, intitulée "Une vie bouleversée". D'innombrables éditions de ses écrits, dans 19 langues, suivront. L'intégralité de son journal fut publiée en 1986 en néerlandais, puis en 2008 en français⁵. Ainsi, des milliers de lecteurs devenaient les témoins d'un pari réussi. Etty est devenue cette belle personne en qui Dieu et un bout d'humanité trouvent refuge. Dans l'édition intégrale K.A.D. Smelik cite Horace et émet le souhait que cette édition soit « 'un monument plus durable que le bronze' à la mémoire de cette femme. Se souvenir c'est agir, nous apprend la tradition juïvaïque. La lecture de ces textes nous appelle à contribuer à réaliser le grand idéal d'Etty : bannir de nous-mêmes la haine et, par là, la bannir du monde - cette haine dont elle fut victime, et avec elle des millions d'innocents »⁶.



L'écriture d'Etty

Depuis plus de trente ans, je n'avais pas encore 27 ans, je me plonge, de manière régulière, dans les écrits d'Etty. J'aime son écriture directe, brute et maladroite ; j'aime la manière dont elle joue et se bat avec les mots, quitte à les réinventer, pourvu qu'ils disent ce qu'elle ressent. Si elle nourrit le rêve de devenir un jour écrivaine, c'est malgré son sentiment de profonde insatisfaction concernant son écriture qu'elle estime maladroite et insuffisante. Comme souvent, elle vacille entre découragement et confiance.

19 juin [1942]. 10 heures du soir. ... *je ne crois pas pouvoir un jour écrire quoi que ce soit. Je ne crois pas être douée pour cette voie. Cette prise de conscience ne me rend pas malheureuse. Je parviendrai à trouver mes mots, ou plutôt mes mots me trouveront peut-être un jour, peut-être ma façon de vivre les choses rencontrera-t-elle un jour les mots qui la libéreront. Je ne sais pas écrire mais je sais vivre. Et de cette vraie vie qui est la mienne naîtront un jour des mots.*⁷

15 septembre 1942. 15 heures. ... *Pourquoi ne m'as-tu pas faite poète, mon Dieu ? Mais si, je suis poète, je n'ai qu'à attendre patiemment que lèvent en moi les mots qui porteront le témoignage que je*

*crois devoir porter, mon Dieu : qu'il est beau et bon de vivre dans ton monde, en dépit de ce que nous autres humains nous infligeons mutuellement.*⁸

J'ai toujours éprouvé une certaine gêne quand, en la lisant, je pénètre dans son intimité. M'y a-t-elle seulement invitée ? N'aurait-elle pas voulu se relire avant de confier son âme au monde ? Régulièrement, Spier invite Etty à lire les écrits de ses patients. Etty dira que cette lecture des confidences intimes lui permet de « découvrir l'humain derrière l'écran de leur apparence »⁹. Mais dans son cas, la lecture faisait toujours suite ou donnait suite à une rencontre. Et là, écrit-elle, l'écriture s'effaçait devant la réalité de la rencontre. C'est donc avec beaucoup de scrupules que je me permets d'écrire ces quelques lignes sur une femme que j'aurais voulu rencontrer. D'elle on connaît finalement si peu de choses. Sa vie est restée inachevée même si, consciente de ce qui pouvait arriver, elle semble s'être livrée à une course effrénée pour mettre de l'ordre dans le chaos de sa vie et ainsi enfin se trouver ; pour rester debout dans sa vie et dans un monde qui devenait de plus en plus absurde, insupportable dans sa cruauté et sa barbarie. Pour y arriver, l'écriture était pour Etty plus qu'un outil, une nécessité. On a l'impression qu'en elle grandissait l'espace de la paix au fur et à mesure qu'avançait le chaos de la guerre et des camps, prenant des proportions totalement diaboliques. Dans ce chaos grandissant, l'écriture devient aussi le lieu où elle renoue avec Dieu. D'abord par beaucoup de pensées sur Dieu, puis par d'autres, directement adressées à lui. Souvent citée est la lettre d'Etty à Henny Tideman, le 18 août 1943 dans laquelle elle lui confie quelques lignes de son journal.

A Henny Tideman. Westerbork, le mercredi 18 août 1943. : ... « *Toi qui m'as tant enrichie, mon Dieu, permets-moi aussi de donner à pleines mains. Ma vie s'est muée en un dialogue ininterrompu avec toi, mon Dieu, un long dialogue. Quand je me tiens dans un coin du camp, les pieds plantés dans ta terre, les yeux levés vers ton ciel, j'ai parfois le visage inondé de larmes – unique exutoire de mon émotion intérieure et de ma gratitude. Le soir aussi, lorsque couchée dans mon lit je me recueille en toi, mon Dieu, des larmes de gratitude m'inondent parfois le visage et c'est cela, ma prière à moi. [...] Je ne lutte pas avec toi, mon Dieu, ma vie n'est qu'un long dialogue avec toi. Il se peut que je ne devienne jamais la grande artiste que je voudrais être, car je suis trop bien abritée en toi, mon Dieu. Je voudrais parfois tracer à la pointe sèche de petits aphorismes et de petites histoires vibrantes d'émotion, mais le premier mot qui me vient à l'esprit, toujours le même, c'est : Dieu ; et il contient tout et rend tout le reste inutile. Et toute mon énergie créatrice se convertit en dialogues intérieurs avec toi ; la houle de mon cœur s'est faite plus large depuis que je suis ici, plus animée et plus paisible à la fois, et j'ai le sentiment que ma richesse intérieure s'accroît sans cesse.* »¹⁰

Profondeur dans la banalité

J'aime la simplicité avec laquelle Etty livre parfois de grandes et belles pensées, perdues au milieu de la description de la vie telle qu'elle est avec ses détails du quotidien, significatifs dans leur banalité. Etty découvre dans cette réalité un espace qui l'habite et la dépasse. Elle entend protéger cet espace de sa tristesse et le partager avec ceux et celles qui l'entourent. C'est dans cet espace qu'elle fera accueil à soi-même, à l'autre et à Dieu. C'est ici qu'elle met à l'abri de la folie le restant d'humanité, suffisamment grand pour le sauver. Naïveté diront certains, foi en l'humanité, malgré tout, diront d'autres.

Je la sens aussi forte que fragile ; un moment submergée par la mélancolie et la tristesse, un autre moment, portée, légère, sur les ailes de l'émerveillement de la vie qu'elle sait si belle. *Himmelhoch jauchzend zum Tode betrübt*. Tournée vers elle-même, emprisonnée parfois dans une profonde tristesse ou dans une lamentable pitié de soi. Mais avec ce désir, grandissant au fil des pages, d'être présente à soi et à l'autre.

Le 5 juin 42. Vendredi soir, minuit, dans la salle de bains. *Et je me sens une fois de plus triste et excentrée. Va donc te coucher. Tu dois chaque fois surmonter ces mauvaises passes, elles ne surviennent pratiquement plus, mais en voilà une qui se présente de nouveau, et on a l'impression de ne plus être vraiment en accord avec soi-même, de ne pas se reconnaître totalement dans les choses difficiles et graves qui sont à présent notre lot et devant lesquelles on se sent soudain vieux, poussiéreux ou mal assuré. Et dans ces moments-là, je ne m'aime plus du tout.*¹¹

A cet état mental correspond un état physique tout aussi vulnérable. Etty fait face à des soucis de santé et de grande fatigue qui l'accablent et dont elle fait souvent mention. Elle livre à cet égard un réel combat, celui d'accepter les douleurs et ses forces limitées.

4 juillet 1942 : « *Mon corps est le réceptacle de multiples douleurs ; emmagasinées dans tous les recoins, elles viennent affleurer chacune à leur tour. Mais là aussi j'en ai pris mon parti. Et je m'étonne moi-même de ma capacité de travail et de concentration contre vents et marées. Mais si les choses se gâtent vraiment pour nous, l'énergie spirituelle ne suffira pas, je ne dois pas le perdre de vue. Il a suffi de cette petite promenade à pied jusqu'au centre des impôts pour me l'apprendre.* [...] *Et maintenant je dis, tout simplement et tout naturellement : Voilà, mes forces vont jusque-là et pas plus loin, je n'y peux rien, il faut me prendre comme je suis. Pour moi c'est un pas de plus vers la maturité, une indépendance dont je semble désormais me rapprocher de jour en jour.* »¹²

Le village de bois, foyer de souffrance

A travers la lecture des écrits d'Etty, on pénètre non seulement dans les pénombres d'une vie, on pénètre dans un siècle dont le cœur est aussi troublé, aussi chaotique que celui d'Etty. Un siècle surtout qui doit se battre contre un nihilisme qui atteint ici des sommets d'une rare cruauté. Au fil des pages, on prend connaissance des mesures anti-juives qui réduisent de plus en plus la liberté de mouvement et l'espace de vie des juifs. On suit avec Etty, sa famille et ses amis jusque dans le camp nazi de Westerbork, jusque dans les wagons à marchandises qui ne s'arrêteront qu'à Auschwitz. En juillet 1942, Etty commence à travailler pour le Conseil juif¹³, d'abord à Amsterdam, puis, à sa demande, à partir du 30 juillet, au camp de Westerbork où elle occupait un poste à la section 'Assistance sociale aux personnes en transit'. Consciente du rôle que joue ce Conseil dans la déportation des juifs, Etty écrit, le 28 juillet 1942 : « *La collaboration apportée par une petite partie des juifs à la déportation de tous les autres est évidemment un acte irréparable. Un jour, l'Histoire aura à en juger.* »¹⁴ A cause de sa santé fragile, Etty ne passera finalement que peu de temps à Westerbork, en août et novembre 1942 et en juin 1943. A partir du 5 juillet 1943 Etty perd les privilèges liés à sa fonction auprès du Conseil juif et aura le statut d'internée, comme ses parents et Mischa, enfermés à Westerbork depuis fin juin 1943. En permission à Amsterdam, fin décembre 1942, Etty exécute sa promesse, faite quelques semaines auparavant à Dr K., qui occupe alors un poste important à Westerbork, d'écrire à ses deux sœurs à La Haye, pour leur dépeindre la vie au 'village de bois' de Westerbork. Elle y décrit comment ce qui jadis ne fut qu'une lande sauvage et déserte, s'est transformée en un foyer de souffrance, dont elle décrit l'ambivalence en ces termes : « *D'un côté, une société stable en train de s'y former, une communauté constituée certes sous la contrainte, mais douée cependant de toutes les facettes propres à un groupe social humain ; de l'autre, un camp conçu pour un peuple en transit et agité de forts remous à chaque déferlement de nouvelles vagues humaines venues des grandes villes ou de province, de maisons de repos, de prisons ou de camps disciplinaires, de tous les coins et les recoins les plus perdus de la Hollande, pour être déportées de nouveau quelques jours plus tard, cette fois vers une destination inconnue* » Elle évoque la promiscuité, la boue, les barbelés avant de comparer Westerbork à ce « *bout de bois auquel s'accrochent désespérément beaucoup, beaucoup trop de gens en train de se noyer* ».

¹⁵On rencontre également dans cette lettre les multiples visages d'hommes et de femmes, de vieillards et de jeunes filles. Avec finesse Etty décrit l'absurdité de ces vieillards arrivant au camps, titubant, à bout de forces ; comment croire qu'ils y étaient envoyés comme '*travailleurs en Allemagne*', ces pauvres gens qui constituaient une 'masse traînante, trébuchante,

effondrée, démunie' ?

Quand plus tard Etty retourne à Westerbork elle cherche désespérément un endroit tranquille pour confier au papier les pensées nées de la nuit :



Monument Camp Westerbork

A Maria Tuinzing, Westerbork, le mercredi 11 août 1943. ... *Le matin, je me réveille enveloppée de ces histoires, c'est un réveil somptueux, tu sais. Parfois, cependant, s'amorce un petit épisode de souffrance, pensées et images se pressent autour de moi, tangibles, attendant d'être notées, mais nulle part ici on ne peut s'asseoir au calme ; il peut m'arriver de marcher des heures à la recherche d'un coin tranquille. Une fois, en pleine nuit, une chatte errante est entrée chez nous, nous l'avons installée aux toilettes dans un carton à chapeau, et elle a eu des petits. Je me sens parfois comme une chatte errante sans carton à chapeau.*¹

Dans l'enfer s'abriter en Dieu

Dans sa lettre du mardi 24 août, Etty décrit l'enfer, l'insoutenable souffrance de ceux et celles qui s'apprêtent à partir, définitivement, partir, puis disparaître... L'angoisse et le désespoir absolus, l'incertitude qui rend fou ou aveugle, le suicide pour échapper au meurtre, ...

Le jour de son propre départ, le 7 septembre 1943, Etty rédigea une carte postale qu'elle adressa à Christine Van Nooten et qu'elle jeta du wagon qui l'emportait vers l'est.

*Christine, j'ouvre la Bible au hasard et trouve ceci : « Le Seigneur est ma chambre haute. »*¹⁷

Selon la Croix Rouge, Etty fut assassinée à Auschwitz, le 30 novembre 1943. Mischa serait mort le 31 mars 1944. Jaap fut déporté à Bergen-Belsen où il trouva la mort en avril 1945. Les parents d'Etty moururent pendant le transport ou dès leur arrivée à Auschwitz, dans les chambres à gaz.

Judith van Vooren

¹ Julius Spier, né en 1887 à Francfort am Main, abandonne sa carrière dans le monde des affaires pour se consacrer entièrement à la chiropodologie. Il suivra une analyse didactique chez C.G. Jung, puis ouvre, en 1929, un cabinet de psychopodologie à Berlin. En 1941 il s'installe à Amsterdam. Il meurt le 15 septembre 1942 des suites d'un cancer du poumon. On peut s'interroger sur la manière dont il menait ses séances thérapeutiques dont des 'lutttes' physiques faisaient pleinement partie.

² Les écrits d'Etty Hillesum, Journaux et lettres 1941-1943, Edition intégrale, Paris, Ed. du Seuil, 2008, p. 33

³ idem, p. 794

⁴ Le camp nazi Westerbork est un camp de regroupement et de transit, situé à Drenthe, province au nord-est des Pays-Bas. Ici plus de 100 000 personnes furent internées, puis déportées vers les camps d'extermination en Pologne ; parmi elles, Etty Hillesum, Anne Frank et leurs familles.

⁵ Les écrits d'Etty Hillesum, Journaux et lettres 1941-1943, édition intégrale, Paris, Seuil, 2008.

⁶ idem, p. 22

⁷ idem, p. 605 - 606

⁸ idem p. 714

⁹ idem, p. 604

¹⁰ idem, p. 897-898

¹¹ idem, p. 554

¹² idem, p. 648 et 651

¹³ Le Conseil Juif d'Amsterdam fut organisé sur ordre de Hans Böhmcker, représentant du Reich allemand aux Pays-Bas occupés, suite à des troubles, en février 1941, entre membres de la NSB, (Mouvement national socialiste hollandais) et de jeunes juifs qui s'opposaient aux brutalités à leur égard. Le Conseil Juif devenait un outil dans l'exécution des mesures nazies ; il jouait notamment un rôle important dans la distribution de l'étoile jaune et dans la déportation des juifs vers Westerbork. Les membres du Conseil Juif étaient dispensés de la déportation jusqu'à juillet 1943. Il octroyait également des dispenses à la déportation. Le choix des personnes dispensées lui revenait. Ce Conseil Juif existe jusqu'en septembre 1943 quand les présidents et leurs familles seront eux aussi déportés à Westerbork.

¹⁴ Les écrits, p. 709

¹⁵ idem, p. 818 -819

¹⁶ idem, p. 892

¹⁷ idem, p. 921

LE COIN DE GINETTE

Déborah, étonnante figure féminine de l'Ancien Testament

4 Dans ce temps-là, Débora, prophétesse, femme de Lappidoth, était juge en Israël.

5 Elle siégeait sous le palmier de Débora, entre Rama et Béthel, dans la montagne d'Éphraïm; et les enfants d'Israël montaient vers elle pour être jugés.

6 Elle envoya appeler Barak, fils d'Abinoam, de Kédesch Nephthali, et elle lui dit: N'est-ce pas l'ordre qu'a donné l'Éternel, le Dieu d'Israël? Va, dirige-toi sur le mont Thabor, et prends avec toi dix mille hommes des enfants de Nephthali et des enfants de Zabulon;

7 j'attirerai vers toi, au torrent de Kison, Sisera, chef de l'armée de Jabin, avec ses chars et ses troupes, et je le livrerai entre tes mains.

8 Barak lui dit: Si tu viens avec moi, j'irai; mais si tu ne viens pas avec moi, je n'irai pas.

9 Elle répondit: J'irai bien avec toi; mais tu n'auras point de gloire sur la voie où tu marches, car l'Éternel livrera Sisera entre les mains d'une femme. Et Débora se leva, et elle se rendit avec Barak à Kédesch. (Juges 4 : 4-9)

Déborah est présentée comme un petit juge en Juges.4:4-5,

Unissant une fonction judiciaire au charisme de prophétesse, elle aurait exercé un office permanent. Mais, dans un moment critique, inspirée par Dieu, elle entraîne le peuple et remplit ainsi la fonction d'un "grand juge". C'est elle, qui, de la part de Dieu, désigne Barak pour conduire le peuple contre Sisera, chef de l'armée ennemie.

Petit juge, grand juge ou les deux, Déborah, la prophétesse est restée jusqu'à nos jours la "Jeanne d'Arc" des Hébreux.

"Juge" n'est pas le titre porté par les héros des récits du livre de ce nom. C'est l'action de "juger" qui leur est attribuée.

Ce verbe devrait être traduit de manière plus correcte par "gouverner", "commander"; rendre la justice n'était sans doute qu'une des fonctions remplies par le gouverneur.

A partir du verset 6, Déborah jouera un rôle semblable aux « sauveurs », c'est-à-dire aux "grands juges", qui délivrent Israël de ses agresseurs.

Souvent après avoir été inspirés par Dieu, ils entraînent le peuple dans une « guerre sainte ». (cf Gédéon et Jephté)

Déborah, femme gouverneur (petit juge)

"Les fils d'Israël montaient vers elle pour des questions d'arbitrage" alors que les femmes n'avaient pas le droit de témoigner en justice, pas plus que les esclaves, les mineurs d'âge et les handicapés.

Déborah, femme sauveur (grand juge)

La femme, qui est la possession de son mari et fait partie de son avoir avec le bœuf, l'âne et la maison, qui ne sort que voilée, qui n'a de crédit qu'en tant que mère, qui peut être répudiée par une simple lettre, qui sera lapidée en cas d'adultère, la voilà qui donne des ordres à un homme, chef d'une armée de 10.000 soldats. Il ne partira au combat que si elle consent à être à ses côtés, garante de la présence de Dieu. Notons en passant que le mari de Déborah est un illustre inconnu dont nous ne connaissons le nom que par son épouse.

Il est surprenant de constater que le rédacteur ne se pose aucune question sur les capacités, ni sur les droits de Déborah à se lancer dans son entreprise.

Est-elle pure pour être dans le camp? Un homme impur devait quitter le camp (Deut.23:11) Combien de temps cette campagne a-t-elle duré? Déborah pouvait-elle siéger dans le camp tout ce temps sans le souiller?

Toutes ces questions légalistes ne sont pas posées. Ni les auteurs, ni les rédacteurs, ni les copistes ne semblent avoir éprouvé le besoin de poser la question de savoir si cette femme était habilitée à vivre ce haut fait.

Y a-t-il une note féministe dans cette histoire? Elle est l'affaire de deux femmes: Déborah et Yaël, qui achèvera le chef ennemi, rendant ainsi la victoire totale selon la volonté de Dieu (4:9)

Ginette Ori



Chagall, Esther accuse Aman

LA MANNE**Esther, rien n'est jamais ce qu'il paraît**

Aujourd'hui, j'ai envie de vous inviter à la lecture du livre d'Esther parce qu'il s'agit d'un récit étonnamment contemporain. Parce qu'il nous met en présence de femmes fortes. Parce qu'il raconte la peur des hommes. Parce qu'il raconte le courage des hommes. Parce qu'il raconte avec beaucoup d'humour que des actions solidaires sont plus efficaces que des actions isolées. Parce que dans cette histoire Dieu se cache dans le courage du silence comme dans l'audace de la parole ; Il est présent dans la désobéissance civile de Vasti comme dans l'apparente soumission d'Esther. Dans ce livre qui n'évoque jamais de manière ouverte la présence de Dieu, on le soupçonne pourtant agissant à travers l'action de femmes et d'hommes justes.

Nièce ou épouse de Mardochée, Esther est invitée par ce dernier à participer à un 'concours de beauté' organisé par le roi perse Xerxès, Assuérus, afin de lui trouver une épouse 'meilleure' que celle qui l'avait trahi. En effet, la reine Vasti avait refusé d'obéir à l'ordre du roi, ordre émis sous l'emprise de l'alcool qui libère la bête en l'homme, fait perdre le sens de la réalité et fait dépasser les limites de l'acceptable, ordre d'exposer sa beauté aux peuples et aux ministres assemblés dans la cour royale. Mais Vasti refuse. Il y aurait beaucoup à dire au sujet du faible personnage qu'est ce roi. Ainsi n'est-il pas seulement sous l'influence de l'alcool mais également de ses conseillers qui lui montent la tête et lui font prendre la décision de chasser Vasti du palais.

« Car, disait Memoukân, la conduite de la reine filtrera jusqu'à toutes les femmes, les poussant à mépriser leurs maris, en disant : « Le roi Xerxès avait dit de faire venir devant lui Vasti, la reine, mais elle n'est pas venue ! » Et dès aujourd'hui les femmes des ministres de Perse et de Médie, qui ont entendu parler de la conduite de la reine, vont se mettre à répliquer à tous les ministres du roi. Et à ce mépris correspondra la colère. S'il plaît au roi, que sorte de sa part une ordonnance royale, qui sera inscrite dans les lois de Perse et de Médie et sera irrévocable, selon laquelle « Vasti ne viendra plus en présence du roi Xerxès, qui donnera son titre de reine à une autre meilleure qu'elle ». Et le décret que le roi aura rendu retentira dans tout son royaume – et il est grand ! Alors toutes les femmes entoureront d'égards leur mari, du plus important au plus humble ». (Est. 1, 17- 20)

Non sans humour, la narration d'Esther raconte comment une loi doit protéger « l'establishment masculin » de la désobéissance d'une seule femme. L'ordonnance du roi doit être expédiée dans toutes les provinces et à chaque peuple selon son écriture et sa langue, « pour que tout homme soit maître chez

soi ». (Est. 1, 22)

Celle qui remplacera Vasti doit être « meilleure qu'elle » en ce qu'elle devra obéir aux caprices du roi et les subir sans broncher. Et puisque ce roi est incapable d'analyser le monde au-delà des apparences, le seul critère pour trouver cette femme obéissante est sa beauté. Mais comme Vasti, Esther refuse l'injonction « sois belle et tais-toi ».

Il faut combattre le mépris des femmes parce qu'il va toujours de pair avec d'autres formes de haine et d'oppression. Dans le récit d'Esther le renvoi de Vasti du palais n'est que le prélude au projet d'extermination du peuple juif. Ce peuple qui dérange par sa différence, ce peuple et son refus d'attribuer à un homme la gloire qui ne revient qu'à l'Éternel, dérange et doit disparaître. Derrière Assuérus, faible figure de la masse silencieuse et consentante, se tient Haman, l'antisémite, malade de mépris et de haine. Car au refus de Vasti d'obéir au roi répond le refus de Mardochée de s'agenouiller devant Haman. Insupportable.

Si Vasti a refusé de venir, Esther, par contre, s'invite chez le roi. Non pour danser mais pour dénoncer le projet diabolique fomenté par Haman d'exterminer le peuple juif et pour lui obtenir le droit de se défendre. Alors les rôles sont inversés. Haman sera pendu au gibet qu'il avait préparé pour Mardochée. Esther reçoit tout ce qu'il possédait, Mardochée deviendra ministre à la place d'Haman. Le jour de l'exécution de l'ordonnance de l'extermination, il y eut « un renversement de situation : ce sont les Juifs qui dominèrent sur ceux qui les détestaient ». (Est. 9, 1). Les ennemis des Juifs périrent par milliers.

Chaque année, à l'occasion de la fête carnavalesque de Pourim¹, le rouleau d'Esther est lu dans la synagogue afin de se souvenir que par l'intervention courageuse de quelques-uns la vie de beaucoup fut sauvée. Chaque fois que retentit le nom d'Haman, l'assemblée l'étouffe sous le bruit de crécelles. Ce jour-là petits et grands se déguisent, parce que rien n'est jamais ce qu'il paraît.

Judith van Vooren

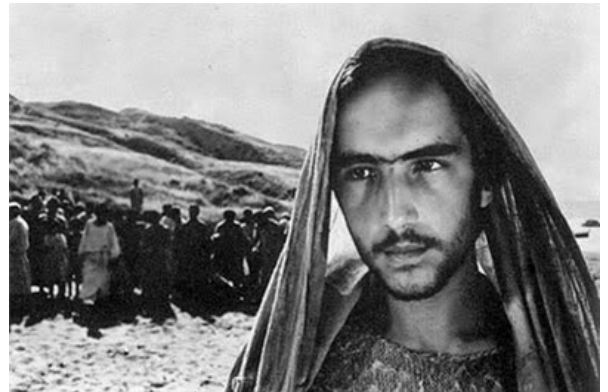
¹ Cette année, la fête commencera le 20 mars à la tombée de la nuit pour s'achever le 21 mars au coucher du soleil.

CHRIST AU MONT DES OLIVIERS : PIER PAOLO PASOLINI

Dès 1897, les Frères Lumière tournaient La vie et la passion de Jésus-Christ. On ne compte plus, depuis, les versions cinématographiques de la vie du Christ ; tous les genres s'y sont essayés, y compris le film musical avec le Jésus Christ superstar de 1969. Certains films firent scandale (La Dernière tentation du Christ de Martin Scorsese par exemple en 1988), d'autres ont fait de Jésus un super héros (Le Roi des Rois de Nicholas Ray en 1961 par exemple) ou en ont donné une image doloriste (ainsi La Passion du Christ de Mel Gibson en 2004).

La sobriété du noir et blanc de Pasolini tranche avec tous ces films. L'Évangile selon Saint Matthieu (1964) est un film atypique : athée et marxiste, Pasolini réalise un film qui suit scrupuleusement le texte de l'évangile de Matthieu, et qui reçut même le prix de l'Office catholique international du cinéma.

La séquence du Mont des Oliviers illustre tout à fait le projet du réalisateur qui ne cherche pas à donner une reconstitution historique fidèle à ce que pouvait être la Palestine du premier siècle de notre ère, et qui refuse aussi de « sacraliser un sujet sacré », selon sa propre déclaration. Pasolini y rend visible le doute d'un homme dont la solitude est soulignée par des vues de la ville endormie en arrière-plan.



Cette séquence s'ouvre avec l'arrivée de Jésus et des disciples dans l'oliveraie. Le son des violons qui jouaient en sourdine va s'estomper peu après que Jésus s'est éloigné de Pierre, Jacques et Jean, à qui il avait demandé de le suivre et de « veiller avec lui ».

Dans un quasi silence oppressant, la caméra cadre alors en très gros plan le visage de Jésus dont le front se perle de sueur. Un zoom arrière nous fait découvrir Jésus marchant de long en large ; la caméra tenue à l'épaule suit le mouvement saccadé et hésitant de la marche. Jésus tombe à genoux et le cadrage est de nouveau sur son visage en très gros plan.

Par trois fois, la caméra va alors se poser sur la ville en arrière-plan pour revenir sur le visage de Jésus couvert de sueur. Le contraste est saisissant entre

cette ville calme éclairée seulement par les lueurs de quelques flambeaux et le visage angoissé de Jésus. Il l'est aussi entre le plan large qui met la ville à distance et le gros plan qui nous fait entrer dans l'intimité du visage.

Levant la tête vers le ciel, Jésus déclare « Mon Père, s'il est possible que cette coupe passe loin de moi ! Pourtant non pas ce que je veux mais ce que tu veux » (Mat. 26, 39) puis il se relève et revient vers les trois disciples dont la caméra cadre les visages endormis, la musique jaillit de nouveau.

La mise en images des versets 38 à 40 du chapitre 26 de l'évangile de Matthieu s'étend sur une pleine minute durant laquelle Pasolini, usant de toutes les ressources de la langue cinématographique, exprime visuellement le doute, la solitude, la dérégulation. Comme l'écrivait un critique (Le Monde 17.06.2003), avec ce film « le texte se fait image ».

C'est un Jésus abandonné de tous, seul avec son angoisse que dit Matthieu et c'est bien ce Jésus que montre Pasolini. Ce dernier a déclaré : « je ne crois pas que le Christ soit le fils de Dieu... mais je crois que le Christ est divin : autrement dit, je crois qu'en lui, l'humanité est si élevée, si rigoureuse, si idéale qu'elle va au-delà des termes ordinaires de l'humanité ». Une belle confession de foi !

Sylvie Queval

Avec l'aimable autorisation de la rédaction d'Évangile et Liberté

CHRISTINE PEDOTTI

Jésus l'homme qui préférait les femmes

**Les évangiles comme
on ne les a jamais lus**

ALBIN MICHEL ■

LECTURE:

JÉSUS, L'HOMME QUI PRÉFÉRAIT LES FEMMES

Depuis les siècles des siècles, les religions du Livre s'interrogent non seulement sur le sexe des anges, mais plus encore sur le genre de Celui dont il est écrit que « Dieu créa les êtres humains à sa propre ressemblance ; il les créa homme et femme »^{1,2}. Dieu le Père, dont le divorce d'avec l'antique déesse mère est coulé de longue date en force de chose jugée, voit aussi le débat porter sur son droit à l'image et, quand on ose le représenter, sur l'ampleur rassurante de sa pilosité faciale.

De cette longue réflexion résulte une exclusion perpétuelle des femmes des dignités sacerdotales, à l'exception notoire de Hildegard von Bingen (1098-1179), Catherine de Sienne (1347-1380), Thérèse d'Avila (1515-1582) et Thérèse de Lisieux (1873-1897) admises au rang de MM. les Docteurs de l'Église³ à partir de 1970, ou d'un nombre croissant de pasteurs dans les églises réformées.

Cela nous a valu aussi, au fil du temps, une grande quantité d'écrits qui vont des délicates considérations d'un Odon de Cluny (879-942)⁴ à des réflexions plus polémiques autour des quatre femmes de Dieu⁵ en passant, fort heureusement, par la finesse des évocations romanesques des grandes figures de la tradition judéo-chrétienne et de l'Islam signées Marek Halter.⁶

Dans ce registre trop humain, le Fils ne pouvait pas échapper au sort fait au Père. Confrontés à l'image millénaire d'un Christ demeuré chaste jusqu'à la Croix, souvent tourné en dérision pour sa garde rapprochée d'apôtres virils, d'aucuns se sont interrogés sur la nature et l'importance des rapports entre Jésus de Nazareth et les femmes, cherchant dans les moindres recoins des Écritures des indices de ce qu'il assurait pleinement sa nature humaine et de ce que, Lui qui chassait vigoureusement les marchands du Temple, Il était loin de dédaigner le commerce des femmes.⁷

Dans ce contexte parfois un peu glauque, *Jésus l'homme qui préférait les femmes* publié en 2018 chez Albin Michel par Christine Pedotti⁸ apporte une brise fraîche au parfum de jasmin.

-Hé ! hé ! Voilà ... au sein de son entourage quasi exclusivement masculin, Jésus, un homme comme un autre, avait donc bien une discrète préférence pour les femmes ?

-Tout faux, mon ami ! C'est au niveau de la communication de la Bonne Nouvelle que Jésus a placé toute sa confiance dans l'écoute et la sensibilité des femmes et que, dans cette perspective, il a œuvré inlassablement à leur reconnaissance et à leur

émancipation.

Ce dessein qui s'affine et s'affirme progressivement, Christine Pedotti nous le fait découvrir en s'appuyant avec précision sur le Nouveau Testament⁹. Pour comprendre toute la portée de la démarche, il faut se replacer dans les circonstances de temps et de lieu dans lesquelles le Christ a délivré un message dont le caractère révolutionnaire se veut aussi respectueux de la Loi. Le titre et le contenu de chaque chapitre sont révélateurs de cette progressivité.

Après avoir mis en doute que les Évangiles ne soient qu'une histoire d'hommes (P. 15), l'auteure ne se dispense pas de considérations sur Marie, « bénie entre toutes les femmes » (p. 29), ni sur la question du mariage ou du célibat de Jésus (p. 45) avant d'entrer dans le vif de son sujet.

Quand Jésus regarde les femmes (p. 61), il remarque l'offrande modeste de la petite veuve de Jérusalem ou la détresse de celle dont le fils unique vient de mourir dans la ville de Naïn ; il redresse la femme courbée qu'il déclare « fille d'Abraham » comme il reconnaît aussi la qualité de « fils d'Abraham » chez Zachée, le collecteur d'impôt honni ...

Quand il les admire (p. 75), c'est l'obstination de la Cananéenne qui finit par obtenir de lui la guérison de sa fille qui va l'émouvoir et lui inspirer la parabole de la veuve importune qui, à force d'insistance, finit par obtenir justice d'un magistrat injuste ; c'est aussi la Foi de Marthe dont il connaît la forte personnalité qui le conduira à ressusciter Lazare.

Jésus, c'est aussi l'homme qui parle avec les femmes (p. 89). Au puits de Sychar, il a, avec la Samaritaine, une des deux grandes disputes théologiques rapportées dans l'Évangile de Jean¹⁰. Enfin, ce sont les femmes, et non les apôtres dispersés au moment de Son arrestation qui se retrouvent au pied de la croix. Et l'auteure de conclure « *que les hommes font les promesses et que les femmes les tiennent* » (p. 102)

Jésus, c'est encore l'homme qui libère les femmes (p. 103). Ainsi l'épisode de Marthe et Marie ne pose-t-il pas la question de savoir si la place des femmes est à la cuisine quand Il rétorque à Marthe que c'est Marie qui a choisi la meilleure part ? Mieux encore, quand Il prend le parti de la femme adultère, c'est la faute qui change définitivement de camp. Et l'auteure, dans la foulée, de se demander « *ce que Jésus pourrait avoir dit non pas aux femmes, mais sur les femmes* » et s'il leur aurait assigné la maternité comme vocation.

Jésus, c'est enfin l'homme qui touche les femmes et se laisse toucher par elles (p. 121). Il le fait dans des circonstances qui remettent en cause jusqu'aux règles du Lévitique sur le pur et l'impur (ch. 11 à 15), de la femme aux pertes de sang de Capharnaüm

jusqu'à celle qui, à Béthanie, répand sur lui les aromates les plus précieuses. Et l'auteure de conclure ce chapitre par la controverse autour de l'identité de *La Madeleine* ...

Enfin, au matin de la Résurrection, c'est aux femmes que la Bonne Nouvelle est annoncée et confiée (p. 141). On les avait vues au pied de la croix, c'est elles que l'on retrouvera au tombeau et qui auront la lourde charge de convaincre les hommes.

L'auteure évoque encore les femmes préférées et oubliées (p. 155) avant de conclure : « *À l'issue de cette lecture des évangiles, il apparaît évident que la place des femmes et leur rôle autour de Jésus ont été minorés ou effacés par la tradition. Pourtant la rupture qu'introduit Jésus est sans équivoque. Clairement, il ne traite pas les femmes comme c'était l'usage dans la culture de son temps, mais le plus surprenant est sans doute qu'il ne les traite pas à part : il ne leur donne pas une place, mais de la place* » (p. 169). Pas de rôle féminin donc et pas l'ombre d'un masculinisme dans les textes.

Une importante annexe intitulée *Des femmes prêtres ? Ce qu'en dit l'Église catholique ?* (p. 177) vient éclairer la nature et la portée téléologique de l'ouvrage. L'auteure est catholique et s'adresse en priorité à un lectorat catholique. Ce qui pourrait paraître évident à un esprit protestant a sans doute de quoi interpeller le fidèle lambda. C'est parfois un peu superficiel et nous laisse évidemment un sentiment de déjà lu, vu ou entendu autrement mais le style est plaisant, le conte agréable et la réflexion pertinente. On ne perd pas son temps à lire et même à relire Christine Pedotti.

Robert Graetz

¹ Genèse 1, 27

² Litt. Männlich und weiblich schuf er sie, (Il les créa mâle et femelle) ce qui ouvre la porte à toutes les spéculations.

³ À ce jour, elles, elles sont 4, tandis qu'eux, ils sont 32 !

⁴ La beauté physique ne va pas au-delà de la peau. Si les hommes voyaient ce qui est sous la peau, la vue des femmes leur soulèverait le cœur. Quand nous ne pouvons toucher du bout des doigts un crachat ou de la crotte, comment pouvons-nous désirer embrasser un sac de fiente ?

⁵ BECHTEL, Guy, Les quatre femmes de Dieu – La putain, la sorcière, la sainte et Bécassine, Paris, Plon, 2000, 335 pp.

⁶ Citons notamment, dans l'œuvre abondante de Marek Halter, la trilogie de La Bible au féminin (Sarah, Tsippora, Lilah), Marie, Eve, mais aussi Les femmes de l'Islam (Khadija, Fatma, Aïcha)

⁷ Voir notamment GANGE, Françoise, Jésus et les femmes, Tournai, La Renaissance du Livre, coll. Parole d'aube, série Spiritualité, 2001, 437 pp.

⁸ PEDOTTI, Christine, Jésus, l'homme qui préférait les femmes, Paris, Albin Michel, 2018, 180 pp.

⁹ Toutes les références aux Écritures sont regroupées par chapitre dans six pages de notes en fin de volume.

¹⁰ L'autre a lieu entre Jésus et Nicodème (Jean, 3)

ANNONCES:

Le **Centre de Recherche et de Rencontre** vous invite à la projection du film « l'homme qui répare les femmes ».

L'histoire du **docteur Mukwege**, magnifique figure d'homme et de médecin qui a reçu le prix Nobel de la Paix mettant en lumière son action périlleuse et exemplaire.

Des intervenantes juives, musulmanes, protestantes et catholiques animeront ensuite un débat dont le thème abordera **l'influence de la tradition et des préjugés sur le destin des femmes**.

Chacun pourra y exprimer ses doutes, ses questionnements et peut-être ses incompréhensions.

Quand: le jeudi 7 mars à 19h30

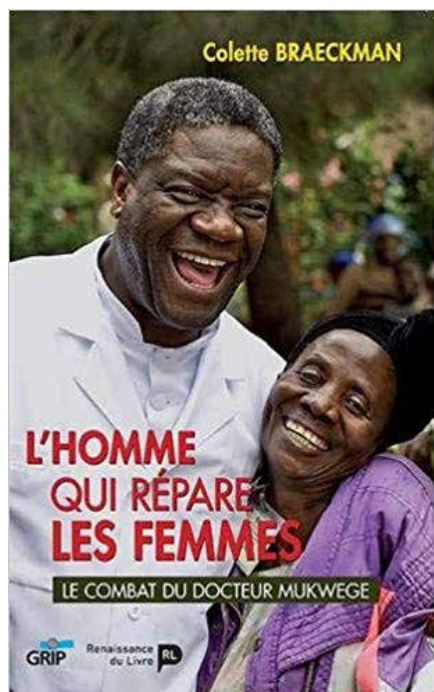
Où: 63, rue Puits-en-Sock

4020, Liège

PAF: 2€

Renseignements : c.r.r@skynet.be

- 04/342.57.76



ANNONCES:

CONCERT

'A la croisée des choeurs'

Vendredi 5 avril à 20h00

Le chœur de chambre Praeludium et le chœur Experientia,

35 choristes sous la conduite de Patrick Wilwerth présenteront un programme très varié, allant de la musique ancienne avec Bach et Händel à une musique plus contemporaine.

P.A.F: 5 euro



ANNONCES:**FUTP**

Les cours ouverts de la faculté universitaire de théologie protestante

Martin Luther King Sa pensée théologique, son engagement

Par Serge MOLLA

Du lundi 4 au vendredi 8 mars 2019

Renseignements et inscription : Faculté universitaire de théologie protestante

Rue des Bollandistes, 40 1040 Bruxelles

Tel. 02 – 735 67 46

DIMANCHE 21 AVRIL 2019

Culte de Pâques

avec célébration de la Cène et Ecole du dimanche

Confirmation de Yohan Piton

Après le culte : AGAPES FESTIVES

Les participants sont invités à apporter différentes salades

qui accompagneront les viandes du barbecue.

P.A.F: 13 €

Inscriptions: cecilbinet@gmail.com

**DIACONIE:****ENTRAIDE PROTESTANTE LIEGOIS**

Appel de l'Entr'Aide protestante :

Pour le vestiaire, nos "amis du lundi" ont un urgent besoin de :

Femmes :

1. T-shirts - tailles S et M
2. pantalons jeans toutes tailles
3. chaussures, baskets ou de sport pointures 37 à 40

Hommes :

1. slips
2. T-shirts - toutes tailles
3. pulls et sweats - tailles S et M
4. chaussettes
5. vestes toutes tailles
6. pantalons (surtout jeans) toutes tailles
7. chaussures, baskets ou de sport pointures principalement de 40 à 43/44

En outre, nous aimerions recevoir :

1. des draps de lit, housses et couvertures de couettes pour 1 et 2 personnes
2. des couvertures ou couettes
3. des serviettes éponges

Il est évident que nous désirons recevoir ces vêtements et autres fournitures propres et en bon état.

Merci infiniment pour votre compréhension et votre générosité.

Ce sont les besoins les plus urgents, mais tous les dons sont les bienvenus. Vous pouvez les déposer dans le panier qui se trouve à l'entrée du temple. Merci à tous et toutes !

Rue Lambert le Bègue, 8 – 4000 Liège : 04/ 223 58 89

Le lundi de 14h à 16h.(fermé du 9 juillet au 20 août)

Pour faire un don :

Entr'aide protestante liégeoise ASBL

BE2 7805 9004 0909

LE MESSENGER

LES SERVICES DE NOTRE COMMUNAUTÉ

Le culte dominical est l'élément central de la vie communautaire.

Le dimanche matin dès 10h30, la paroisse propose à ceux & celles qui le désirent :

- Le culte, avec célébration de la Cène le premier dimanche du mois ; certains dimanches le culte revêt une forme différente (conférences, à connotation artistique, avec support médiatique ou participation des jeunes) ;
- L'École du Dimanche, pour les 5 à 12 ans, pendant le culte ;
- Le Pré Catéchisme, pour les 13 à 15 ans, pendant le culte, sur convocation ;
- Un moment de détente et d'échanges, à l'issue de la célébration vers 11h30, autour d'un café ou du verre de l'amitié ;
- Des cérémonies à caractère plus officiel, notamment à l'occasion de la Fête Nationale
- Remarque : durant les mois de juillet et août, les cultes sont organisés en commun avec les deux autres paroisses de l'Église Protestante Unie de Belgique à Liège

Par ailleurs, plusieurs activités et services sont proposés durant le mois, régulièrement ou ponctuellement :

- Moments de « solidarité » (repas communautaires & animations) ;
- Cercle Arnold & Jean Rey (agapes fraternelles et conférences) ;
- Week-ends communautaires (sur des sujets éthiques, bibliques et théologiques) ;
- Cercle d'étude biblique et théologique ;
- Activités culturelles (concerts, conférences, théâtre, etc.) ;
- Club "Cabrioles", pour les enfants de 6 à 12 ans ;
- Catéchèse des adolescents, sur convocation ;
- Club "Ado", pour les adolescents de 11 à 17 ans ;
- Diaconie (aides ponctuelles ou régulières à des personnes nécessiteuses) ;
- Visites aux personnes isolées.

Pour toute information concernant notre communauté, vous pouvez vous adresser à:

Judith van Vooren pasteure - pasteur.marcellis@gmail.com - 04 252 92 67

Quai Marcellis, 22 B- 4020 Liège

Cécile Binet - cecilbinet@gmail.com - 0485 84 75 22

Président du consistoire : Robert Graetz

Website : www.protestantisme.be

suivez-nous sur Facebook: <https://www.facebook.com/EPUBLiegeMarcellis>

Comité de rédaction: Judith van Vooren, Ginette Ori, Marc Delcourt et Jasper Warson

La rédaction n'est pas responsable des documents publiés qui n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Sauf autorisation, tout droit de reproduction interdit.
